



# CULTURE

## La foire Art Basel échappe aux turbulences

Le rendez-vous annuel d'art contemporain, qui se tient en Suisse jusqu'au 16 juin, réunit 286 galeries

## REPORTAGE

BÂLE (SUISSE)

**L**a poussée de l'extrême droite aux élections européennes, l'impasse de la guerre à Gaza, les signes avant-coureurs d'un choc financier aux Etats-Unis semblent glisser sur le petit monde de l'art. Seul le premier élément crée un semblant d'excitation : « *Pensez-vous que le Rassemblement national va revendre les œuvres d'art contemporain des FRAC [fonds régionaux d'art contemporain] s'il arrive au pouvoir ?* », nous demande un jeune marchand, visiblement intéressé. Après tout, la tourmente révolutionnaire de 1789 avait permis à tous les châteaux anglais de se meubler en style Louis XVI à peu de frais, et certains, sans vergogne, flairent déjà des occasions, même si une majorité s'inquiète d'une possible dégradation de l'économie.

Mardi 11 juin, premier des deux jours réservés aux professionnels ou assimilés, les bouchons de champagne sautaient, comme si de rien n'était, dans la cour intérieure de la foire Art Basel, où les VIP de l'art mondialisé se donnent rendez-vous chaque année, pour un petit déjeuner arrosé, avant de courir les 286 stands de galeries (dont 22 nouveaux participants) de 40 nations. On y trouve la crème de l'art moderne et contemporain. « *On se croirait dans l'Allemagne des années 1930 : on s'amuse, alors que le monde est au bord du précipice* », selon une habituée de ce grand raout. Le soir, les marchands désireux d'accéder au bar des Trois Rois, l'hôtel

le plus luxueux de Bâle (Suisse), et d'y rencontrer de probables grandes fortunes, étaient si nombreux qu'ils formaient une file dans la rue, et que la direction de l'établissement a dû créer une carte coupe-file pour ses habitués...

Tous les collectionneurs n'étaient pas de la fête. Bien des Américains ont préféré rester chez eux, tout en missionnant leurs conseillers, venus nombreux. Le contingent asiatique (Corée du Sud, Taïwan, Singapour, Japon ou Chine) était également important, marchands en hausse, collectionneurs en baisse par rapport à l'édition précédente. Les indicateurs, cependant, n'étaient pas des plus encourageants. Le volume des ventes aux enchères en mai, à New York, où s'échange le très haut de gamme, s'est contracté de plus de 20 %. Christie's et Sotheby's ont annoncé un plan de licenciements, principalement à Londres.

## Véritable émulation

A Manhattan, près d'une douzaine de galeries ont fermé en 2024, certaines vénérables comme la Marlborough, créée il y a près de quatre-vingts ans, ou la très pointue Cheim & Read, ouverte depuis un quart de siècle, et d'autres plus récentes, mais qui n'ont pas survécu à leur dixième anniversaire. A Paris, une galeriste chevronnée déplore un climat atone, « *pas ou presque de visiteurs ces derniers mois...* ». Et ajoute : « *Désormais, nombreux sont ceux qui, lors d'une vente, préfèrent régler leurs arriérés de loyer que payer son dû à l'artiste.* »

« *Le marché de l'art a drastiquement changé depuis le 7 octo-*

**« Gouvernails rouges » (1967), d'Alexander Calder, galerie Helly Nahmad, à Art Basel (Suisse), le 11 juin.**

COURTESY OF ART BASEL

**« On se croirait dans l'Allemagne des années 1930 : on s'amuse alors que le monde est au bord du précipice », dit une habituée**

bre [2023]», dit Marc Glimcher, puissant propriétaire de la galerie américaine Pace, en référence à l'attaque terroriste menée par le Hamas en Israël. «*Tout a baissé d'au moins 20 % : les ventes, les prix, le nombre d'acheteurs et, surtout, l'énergie.*» «*Certains collectionneurs se sont retirés, d'autres restent actifs, mais de façon réfléchie, abonde sa tout aussi puissante consœur new-yorkaise Dominique Lévy. On est dans une position de transition et d'incertitude.*»

Gil Brandes en sait quelque chose. Il est un des rares acheteurs israéliens à avoir fait le voyage jusqu'à Bâle. «*J'ai pris deux jours pour respirer*», dit cet amateur chevronné, qui a tapissé d'œuvres ses résidences et bureaux à Tel-Aviv. L'œil vissé sur l'actualité, l'homme d'affaires vitupère contre le gouvernement de Benyamin Néanyahu, pleure les morts dans les deux camps... «*Mais je continue d'acheter, c'est plus fort que moi.*»

L'énergie dont parle M. Glimcher était d'ailleurs palpable le premier jour d'ouverture d'Art Basel. Une des raisons ? Un coup de poker des organisateurs : ils ont pratiquement doublé le nombre d'invitations VIP. Une telle affluence est généralement nuisible aux transactions : dans ce cas, elle a créé une véritable émulation. Il fallait acheter avant les autres. Ainsi, *La Femme juive*, un Dubuffet de 1950, dont le propriétaire, le MoMA de New York – aux Etats-Unis, les musées, privés en grande majorité, ont le droit de revendre des œuvres de leur collection –, avait chargé la galerie *Applicat-Prazan* de le céder au mieux, a trouvé acquéreur dans les cinq premières minutes après l'ouverture. Il était affiché à 2 millions de dollars (1,85 million d'euros).

Dès le démarrage du salon, les transactions sont allées bon train. «*Un soulagement*», reconnaît Maïke Cruse, nouvelle directrice d'Art Basel, résumant la position de nombreux exposants. «*Ça s'est passé beaucoup mieux qu'on ne l'espérait*», reconnaît le mar-

chand parisien Marcel Fleiss. La galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois a vendu une poule d'Arman et un des fameux *Tirs*, de 1963, de Niki de Saint Phalle au collectionneur suisse Jean-Claude Gandur, qui prévoit de les montrer dans son futur musée à Caen, en 2030.

Le galeriste parisien Thaddaeus Ropac s'est défait de deux peintures et d'une sculpture de Georg Baselitz pour des sommes à sept chiffres. Hauser & Wirth, qui figure dans le club très resserré des galeries d'influence mondiale, aligne des ventes de haut vol, comme ce dessin de 1946 d'Arshile Gorky, cédé pour la coquette somme de 16 millions de dollars. «*On est très confiants dans la résilience du marché de l'art*», fait savoir le cofondateur de la galerie, Iwan Wirth, qui, non content de posséder déjà seize espaces dans le monde, vient d'en ouvrir un nouveau, à Bâle, non loin du Kunstmuseum, et, surprenant les visiteurs, a choisi d'y exposer une quinzaine de tableaux du Danois Wilhelm Hammershoi (1864-1916). Depuis la disparition d'Ernst Beyeler (1921-2010), dont la galerie était toute proche, la cité n'abritait plus de grand marchand. Il semble que l'on en ait trouvé un.

Son confrère new-yorkais Peter Freeman, qui ouvrira, en octobre, un nouvel espace à Paris, après douze années d'absence, fait preuve du même optimisme : «*Vous croyez que je me mettrais un bail sur le dos si j'étais inquiet ?*» Et d'ajouter : «*Nos clients sont plus*

*riches que jamais, les taux d'intérêt sont élevés, la Bourse est à la hausse. Ce qui peut manquer, c'est la motivation, mais ils l'ont retrouvée à Bâle.*»

Il faut dire que le rez-de-chaussée de la foire est alléchant. Par quoi commencer ? Les «*Features*», cette section jubilatoire qui braque le projecteur sur les artistes oubliés ou sous-évalués, comme César Domela (1900-1992), défendu par les galeries Le Minotaure et Alain Le Gaillard, ou le Brésilien Heitor dos Prazeres (1898-1966), à la fois peintre et grand compositeur de samba, dont les œuvres faussement naïves sont présentées par la galerie Almeida & Dale ? Ou encore par ces pépites recueillies depuis des lustres par des marchands sérieux, comme la galerie 1900-2000 et sa série de Francis Picabia, ou la galerie Lahumière, qui montre un ensemble d'Auguste Herbin et un autre d'Alberto Magnelli, deux artistes parmi les pionniers de l'abstraction. Sans oublier les assemblages aux couleurs toxiques du plus Parisien des Japonais, Tetsumi Kudo (1935-1990), exposés par Christophe Gaillard.

#### «*Revivals*» d'artistes

Les résultats plus que satisfaisants – inespérés – d'Art Basel confirment toutefois des tendances de fond du marché. Les acheteurs, désormais plus frileux, se concentrent sur les totems de l'histoire de l'art, dont la cote ne vacille pas au moindre coup de froid. Ainsi du sculpteur Alexander Calder (1898-1976), en majesté dans de nombreux stands, à commencer par Helly Nahmad, qui demande 5,5 millions de dollars du *Gouvernails rouges*, de 1967, occupant l'entrée de son stand. Son Georges Braque de 1937, *La Pianiste*, est, lui aussi, digne d'un grand musée. Les autres tableaux de la même série peints par le cofondateur du cubisme y sont d'ailleurs tous déjà : celui-ci est le dernier sur le marché.

Place aussi aux *revivals* d'artistes injustement boudés par les

**«*La Femme juive*», de Dubuffet, a trouvé acquéreur dans les cinq premières minutes après l'ouverture**

**« Nos clients sont plus riches que jamais, les taux d'intérêt sont élevés, la Bourse est à la hausse »**

**PETER FREEMAN**  
galeriste

historiens de l'art. A commencer par les femmes surréalistes, dont les enchères de mai ont confirmé la percée. La galerie Wendi Norris consacre son stand aux tableaux de Leonora Carrington (1917-2011). Cette peintre surréaliste d'origine britannique, au destin hors norme, a connu une reconnaissance posthume dès 2012, lors d'une exposition organisée au Lacma, à Los Angeles. « Ses prix ont depuis augmenté de 10 % à 12 % par an », résume Wendi Norris, qui a cédé un double portrait de la fin des années 1930, dont elle demandait 2,5 millions de dollars. Pour mémoire, en mai, un tableau, adjugé pour 495 000 dollars, en 1995, s'est revendu à 28,5 millions de dollars.

La cote de l'artiste expressionniste américaine Joan Mitchell (1925-1992) est aussi au beau fixe. Aux premières heures du vernissage, la galerie David Zwirner se félicitait d'avoir vendu pour 20 millions de dollars une peinture monumentale de 1990-1991. Même entreprise de réhabilitation de Tom Wesselmann (1931-2004), qui, avec Andy Warhol et Roy Lichtenstein, est l'un des emblèmes du pop art américain. Après avoir porté les deux premiers vers des sommets du marché, les marchands tentent désormais de revigorer le troisième, dont le nom reste associé à sa série des « Great American Nudes », grandes blondes en tenue d'Eve, dont le premier date de 1961. C'est un spécimen de 1965 que présente la galerie Christophe Van de We-

ghe pour 5,5 millions de dollars. « Vous vous rendez compte, on a un chef-d'œuvre de Wesselmann pour même pas 6 millions de dollars, alors qu'une œuvre majeure de Warhol vaut plus de 100 millions et un Lichtenstein autour de 55 millions ! », martèle ce New-Yorkais d'origine belge. Six millions, c'est le prix de certains jeunes artistes que l'on fait monter, alors que l'on n'a aucune idée d'où ils seront dans cinq ans. Wesselmann, lui, est dans l'histoire de l'art. » La galerie Almine Rech a vendu pour sa part un tableau de 2004 pour environ 2,5 millions de dollars.

Au premier étage, dévolu aux galeries plus contemporaines, les ventes sont moins frénétiques et spectaculaires qu'antan, et certains font grise mine. D'autres tirent leur épingle du jeu : Mehdi Chouakri a vendu, dès le premier jour et à un seul collectionneur, la totalité de ses tableaux de Johanna Dumet (née en 1991), une Française installée, comme lui, à Berlin. Avec une régularité de métro-nome, Nathalie Obadia a cédé chaque jour des œuvres de Fabrice Hybert (né en 1961) ou de Laure Prouvost (née en 1978) « à de nouveaux collectionneurs ».

Emmanuel Perrotin et son voisin Jeffrey Deitch occupent depuis plusieurs années l'un des pires endroits de la foire, coupé qu'il est par un escalier desservant le troisième étage, où se trouvent les réserves des exposants (et un showroom que les galeries peuvent louer pour leurs clients privilégiés et des transactions plus discrètes). De cet inconvénient, ils ont fait un avantage, en obtenant que la foire déplace les cloisons de leur parcelle, ce qui les dote d'un niveau supplémentaire. Avec leur triplex (ils utilisent aussi le large palier), les accrochages sont plus aérés, et ils montent presque jusqu'au ciel. ■

**ROXANA AZIMI**  
**ET HARRY BELLET**

Art Basel, Bâle (Suisse).  
Jusqu'au 16 juin. [Artbasel.com](http://Artbasel.com)

